

STÉPHANE LARUE

# Le plongeur

*roman*



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

*Pour Marlène*

*À Bébert et à Bob*

## *Prologue*

**L**A GRATTE éclaire de son gyrophare la façade blanchie des immeubles. Elle avance lentement sur Hochelaga en tassant la neige devant elle. On arrive enfin à la dépasser et on tourne dans une petite rue mal éclairée. Le ciel est encore bas, sombre et cotonneux. La chaleur confortable de l'habitable m'endort presque. On entend la voix du répartiteur au CB, mais à peine. Mohammed baisse le son dès qu'on monte dans sa Sonata noire. Il la garde dans un état impeccable. Pas de papier journal tout chiffonné en guise de sauve-pantalon. Pas de vieux gobelets de café ni de restes de repas dans les compartiments sous la radio. Seulement un petit coran à la couverture enluminée et un carnet de factures. Les banquettes de cuir comme neuves. Une odeur fraîche et mentholée flotte dans l'habitable.

On arrive sur Ontario. La rue est bordée de hauts bancs de neige.

Mohammed ignore un appel sur son cellulaire. Il ne répond jamais quand il est avec un client. Dans ses rétroviseurs supplémentaires, qu'il a accrochés aux extrémités de son pare-brise, je vois son visage calme, ses yeux ridés et tombants sous ses sourcils broussailleux. On roule jusqu'à Sicard puis on tourne à droite. Je n'ai jamais à lui donner d'indications. Mohammed connaît le trajet par cœur, depuis le temps. Mohammed, c'est le 287, le doyen du stand situé au coin de Beaubien et des Érables. Mohammed, c'est le chauffeur qui chaque soir prend dans son taxi la moitié du personnel de bar et de resto qui travaille dans Rosemont. Mohammed, c'est un Algérien de cinquante-quatre ans. Tous les taximans, maghrébins ou non, qui sillonnent le quadrilatère entre Saint-Laurent et l'Assomption, Jean-Talon et Sherbrooke lui doivent quelque chose. Même ceux de la vieille garde qui tiennent encore leur bout chez Taxi Coop lui portent un respect unanime. Quand je prends mon taxi au stand, une fois sur deux, je n'ai plus besoin de dire où je vais; une fois sur trois, je n'ai même pas à donner mon adresse – quel que soit le chauffeur. Ils savent qui je suis parce que je suis un client du 287. Mohammed est généreux comme dix. C'est le genre à se garer pour aider deux personnes en plein déménagement, écrasées sous leur frigidaire dans l'escalier.

Je me souviens d'un soir, il y a deux ou trois ans, on approchait de chez moi, on descendait sur D'Iberville, il devait être une heure et demie. Quand on a tourné sur Hochelaga, je m'étais mis à douter. C'était à l'époque où je fermais seul. À la fin des grosses soirées,

j'étais tellement épuisé qu'il m'arrivait d'oublier un ou deux détails du close, de vérifier que les réchauds du passe étaient bien fermés, que les cuisiniers n'avaient pas oublié d'éteindre le four à convection. Ce soir-là, impossible de me rappeler si j'avais bien verrouillé la porte arrière du resto après avoir sorti les poubelles de la salle à manger. Mohammed s'était arrêté devant chez moi. Il me regardait dans un de ses rétros. Je n'étais toujours pas sûr, mais je me suis dit que je devais l'avoir fait par réflexe et je suis sorti du taxi. J'étais resté debout à côté de la voiture, hésitant, la main sur la portière ouverte. Mohammed s'était retourné et avait dit :

— Rembarque, mon ami, on y retourne.

Il n'avait pas rallumé le compteur. Finalement, je n'avais pas barré la porte du resto et la commande de viande n'avait pas été rangée dans la chambre froide. De retour coin Aird et La Fontaine, j'avais tendu soixante dollars à Mohammed.

— Non non non, mon ami. Donne-moi la même chose que d'habitude.

Il n'avait accepté que vingt dollars.

— Ça me fait plaisir, il avait conclu. Tu vas mieux dormir ce soir.

Au fond de la nuit, on tombe parfois sur des êtres comme Mohammed. Après des années à faire les shifts de soir, à me coucher à quatre heures du matin, j'ai croisé tous les spécimens, des fêtards les plus verts que la coke fait jacasser à tue-tête aux désespérés les plus toxiques qui t'aspirent dans leur spirale vénéneuse. La nuit n'appartient malheureusement pas aux gens comme

Mohammed, mais ils la rendent plus hospitalière à ceux qui l'habitent.

On est sur La Fontaine. Il doit être à peu près minuit, minuit et quart. Le taxi freine juste au coin d'Aird. Les pneus crissent dans la neige damée par la gratte. Je paye. Mohammed me dit au revoir et me souhaite une bonne nuit avec sa grosse voix de bûcheron russe. Je sors du taxi en jetant un dernier coup d'œil sur les banquettes. Les lampadaires diffusent une lumière orange. Les véhicules garés de chaque côté de la rue ont disparu sous la neige. Je ferme la portière. Le taxi s'éloigne. Il tourne sur William-David et disparaît. La nuit est douce et feutrée. Je laisse mon blouson de cuir ouvert. Je suis le seul être vivant à des miles à la ronde. La gratte est manifestement passée il y a à peine une heure ou deux. Au loin, je l'entends racler les trottoirs. Je lève les yeux vers les fenêtres sombres de mon appartement en sortant mes clés. Les marches de l'escalier qui montent vers chez moi sont enneigées. On dirait qu'elles sont recouvertes de sucre à glacer.

J'entends d'enjamber le banc de neige pour gagner le trottoir. C'est là que je sens une présence troubler le calme de la nuit. J'entends un grognement. Ça vient de l'autre côté de la rue, probablement de l'appartement en face du mien. Je ne me retourne pas. Quelqu'un dévale l'escalier du deuxième d'un pas lourd. Ça grogne encore, dans le but évident d'attirer mon attention. Ce n'est pas la première fois qu'on m'interpelle au milieu de la nuit. Ça a dû m'arriver cent fois depuis que je vis

dans Hochelaga, un junkie qui essaie de me vendre une télé qu'il vient de ramasser sur le trottoir, une fille trop jeune, pieds nus, qui me demande si je n'ai pas une smoke, ou cinq piasses, ou de la place chez nous. Alors que je m'apprête à gravir les marches, j'entends derrière moi un « heille ! » lancé d'une voix rauque, d'une voix grave et traînante, un « heille ! » qui sonne comme une mise au défi. Je m'arrête. Je reconnais la voix. Elle n'a pas changé. Je l'ai entendue pour la première fois il y a plus de douze ou treize ans. Je me retourne. C'est lui. Un sourire idiot se forme sur mes lèvres.

Il s'avance maintenant jusqu'à moi, trapu, massif, le crâne rasé, tout droit sorti du passé, d'un bloc, emmitoufflé dans un Canada Goose. Il souffle un nuage de fumée dans l'air et lance son mégot d'une chiquenaude. Je zippe mon blouson et je dis :

— Bébert, câlisse.

Il glousse de son rire gras et contagieux et me tend sa grosse main robuste. Je laisse passer quelques secondes, comme pour bien me rendre compte que c'est lui, puis je lui serre la main. Il me déboîte quasiment l'épaule, tellement il a l'air content de me voir. Sa paume est recouverte de corne. Je me mets à rire aussi.

Il a engraisé et son visage a épaissi. Il a encore sa tête d'ogre punk alcool. S'il était né à une autre époque, Bébert n'aurait pas fait de vieux os, à travailler et à faire la fête comme il le faisait, sans jamais reprendre son souffle. Ses joues sont bouffies, rougies par l'alcool et le froid. J'ai de la misère à croire qu'un pan entier de mon

passé se tient là, presque intact dans la lumière des lampadaires, bien portant, solide comme une stèle ou un baril de rhum.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'habite en face de chez vous depuis des semaines, man. Ça fait plusieurs fois que je te vois passer, sans jamais réussir à te pogner.

— Tu t'en allais où, de même ?

Je n'en reviens pas. Bébert, mon voisin d'en face depuis des semaines. Son haleine sucrée se condense en volutes dans l'air froid. Il me tend une bouteille de St. Leger aux deux tiers bue. Son sourire s'élargit de plus belle. Il n'a pas changé. Ses dents ne sont toujours pas réparées. Il lui manque la même canine, qu'il a perdue pendant un black-out de trois jours, après avoir essuyé la plus grosse raclée de sa vie.

Bébert lève la bouteille vers moi. Le goulot vert scintille, ses yeux aussi.

— T'as ben le temps de prendre un coup avec moi.

— J'allais me coucher, mon chum.

Il agite la bouteille devant mon visage. Je ris de bon cœur. Je dis :

— De toute façon, je bois plus de fort.

— Arrête-moi ça !

Je lui prends la bouteille des mains. Je m'envoie une grande lampée et m'essuie la bouche avec la manche de mon blouson. Je m'attends à ce que ça passe comme du javellisant dans l'œsophage. Mais la sensation est bonne, ça allume un feu au plexus. Je prends une autre lampée

et redonne la bouteille à Bébert avant que le hoquet ne se déclenche.

— Donne-moi deux minutes.

Je grimpe les marches vers chez moi. J'insère la clé dans la serrure et ouvre avec précaution. J'entre et referme délicatement derrière moi. Il fait chaud jusque dans le portique. Une lueur jaune pâle provient du salon. Ça sent la coriandre et le cumin dans tout l'appartement. J'entre dans mon bureau pour y déposer mon sac et le chat vient se frotter le visage sur mes chevilles pleines de neige. Je traverse le salon et je ramasse la tasse de tisane qui traîne sur la table basse pour aller la porter dans l'évier de la cuisine. Sur le comptoir, il y a une marmite de dhal qui refroidit. J'ai faim et m'en servirais bien un bol. Je passe devant la chambre. Il fait noir comme dans une tombe mais je vois quand même Isabelle qui dort. Elle a rejeté les couvertures. Elle est couchée sur le côté, un oreiller sous la cuisse. Je la regarde un long moment, avant de me rappeler que Bébert m'attend dehors. Je me rappelle aussi les nuits interminables passées avec lui, les brosses de vingt-quatre heures à courir des partys aux quatre coins de la ville. La respiration d'Isabelle est régulière et apaisante. Pendant un instant, j'ai envie de ne pas ressortir. J'ai envie d'enlever mes bottes et d'aller la rejoindre dans le lit. Je baisse un peu le thermostat de la chambre. Je regarde encore ma blonde quelques secondes et je ferme la porte de la chambre. Je reviens sur mes pas dans l'appartement sans faire craquer le plancher. Je sors et barre derrière moi.

Je descends rejoindre Bébert sur le trottoir. La tempête est passée. Les seuls flocons qui tombent encore viennent des branches chargées de neige. Le froid redevient plus tranchant.

— C'est bon. On va où ?

Bébert avale ce qui reste de la bouteille et la lance au loin. Elle retombe et s'enfonce sans un bruit dans un banc de neige. Il se retourne vers moi, le regard éteint. Pendant une seconde j'ai l'impression que son visage se crispe, comme s'il venait de ressentir une douleur vive. Mais très vite il retrouve le sourire.

— Ça va ?

— Viens-t'en. On a en masse le temps avant le last call.

Bébert ouvre la marche d'un pas chaloupé, en Etnies, le manteau dézippé, nu-tête, un halo de condensation qui monte de lui comme d'une roche arrosée dans un sauna.

ON EST À L'ÉPOQUE où dans Villeray, dans la Petite-Patrie, de jeunes tenanciers reprennent de vieux bars et les retapent, les mettent au goût du jour. Cette vague de rajeunissement qui a déferlé jusque sur Masson n'a pas encore frappé Hochelaga. On est à l'époque où la Brasserie Letourneux s'appête à fermer, où le Crazy est placardé, à l'époque où le Davidson n'a pas encore de concurrence sur Ontario. On est à ce moment précis où la rue commence à changer de visage, où les manufactures désaffectées vont devenir des condos, où des fruiteries vont ouvrir dans les anciens locaux des pawnshops, où les jeunes familles se mettent à arriver.

On se choisit une table. L'éclairage est à peine plus tamisé que celui d'une salle d'attente de dentiste. Le mobilier a probablement été racheté à l'encan d'une cafétéria d'usine. À l'arrière, six ou sept old-timers jouent au billard, les manches de chemise retroussées, les avant-bras barbouillés de vieux tatouages pâlis, des joncs à têtes de mort aux phalanges. Ils ressemblent tous un peu au père de Jess, ma première blonde. Un tripeux resté pris dans les années soixante-dix, soudeur quand il arrivait à dessaouler. Trop bum pour être honnête, trop paresseux pour devenir bandit. Les Rock Machine lui couraient après, mais la personne qu'il redoutait le plus, c'était son proprio. Il rentrait toujours chez lui par la fenêtre pour éviter de le croiser. Le genre de bonhomme qui fait pousser de la bad luck dans son garde-robe et sous son évier. Le barman est de leur âge, fin cinquantaine, début soixantaine, et ils l'appellent par son prénom. Réjean, chemise blanche, poche de change en cuir noir autour de la taille. Il y a des salières sur les tables en linoléum jauni, et les murs en préfini de sous-sol de banlieue sont encombrés d'enseignes promotionnelles, en néon, annonçant des bières qu'on ne trouvait déjà plus à l'époque où j'ai bu ma première Bull Max. Deux télévisions pendent au plafond. L'une rediffuse une partie de hockey, l'autre un reportage de fin de soirée sur le baseball. C'est devant celle-là que je suis assis. Je vois un segment où les Yankees sont au bâton. Dans la Ligue américaine, c'est l'équipe préférée de mon père. C'est la seule équipe que je reconnaissais quand j'étais jeune à part les Expos. Le Yankee Stadium est plein à craquer.

Par contraste, ça me remet en tête la dernière game des Expos au Stade olympique. Le stade était presque vide. Pour une fois, c'est moi qui avais emmené mon père. Un client du resto avait donné ses billets de faveur à mon boss. Je venais de faire trois doubles en ligne. Il voulait que j'en fasse deux autres, j'avais failli l'envoyer promener. Il m'avait eu avec les billets. Les Padres avaient lavé les Expos. Mais ça avait valu la peine de venir m'asseoir une dernière fois dans ce stade-là avec mon père, où il m'avait si souvent emmené enfant. On y allait peut-être dix fois par été, si ce n'est pas plus. C'est un de ces étés-là qu'il m'avait donné sa mitte de balle molle. On se lançait la balle des heures après souper, en jasant, parfois jusqu'à ce qu'il fasse noir.

Je bois ma grosse Tremblay dans un petit verre, comme les autres gars dans la place. Bébert boit la sienne au goulot. Il s'est assis pour avoir une vue d'ensemble de l'endroit. Son regard passe en succession rapide du bar aux télévisions, de la porte d'entrée aux joueurs de billard. Il a l'air nerveux tout à coup. Je retire le livre que je traîne dans la poche arrière de mon jeans et le dépose sur la table, à côté de ma bière.

— Faque c'est ton spot, ici? je lui demande.

— Han, non. Deuxième fois que j viens.

— Pis t'aimes-tu le quartier?

— Si t'aimes les putes pis les piqueries, c'est un quartier pas pire.

Il se gratte le ventre. À l'écran, un coup de circuit des Yankees l'absorbe un instant. Ensuite on voit Derek Jeter en entrevue.

— T'exagères. Il doit plus en avoir tant que ça, des piqueries. Ils ont commencé à faire le ménage.

Il paraît qu'il y a même des propriétaires qui mettent le feu à leurs immeubles décrépis pour construire des condos sur les cendres. Il n'y a pas une semaine qui passe sans qu'on entende parler du démantèlement d'un réseau de crack. L'autre jour encore, il y a eu une descente sur Aylwin, le bélier, le SWAT team, la grosse affaire. Mais Bébert m'assure qu'il y a encore tout plein de piqueries dans le quartier. Il raconte même qu'il est rentré dans un crack house à quelques rues de chez nous il n'y a pas trois jours. Ceux qui ne connaissent pas beaucoup Bébert disent qu'il exagère ou que c'est un mythomane. Ses blondes disent que c'est un maudit menteur. Pour ma part, j'ai appris avec le temps que plus ce qui sort de sa bouche semble tiré par les cheveux, plus ça a de chances d'être vrai.

— Qu'est-ce que t'es allé faire dans un crack house ?

Bébert fait tourner son paquet de clopes sur le vernis de la table en lui donnant des pichenottes.

— Rien pantoute, j'étais avec un gars.

Ça s'esclaffe au fond de la salle. On entend le choc sec et sonore des billes percer la musique. Les joueurs lâchent soudain une série de sacres admiratifs. Je me retourne. Le gars qui vient manifestement de jouer est déjà allongé en travers du tapis, concentré comme un tireur de précision en train d'estimer la vitesse du vent.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu travaillais dans le Vieux-Port, c'est ça ?

Bébert a le regard dans le flou. Je répète ma question. Il jette de nouveau un œil vers la porte.

— C'était quand, cette fois-là? il répond enfin.

— Je t'avais vu avec ton staff dans un bar.

— Attends un peu.

Il appuie ses coudes sur la table, le front plissé. Il dit :

— C'est-tu la fois où on s'était ramassés sur le toit, avec l'absinthe de Johnny?

— Ben non, ça, c'était au moins deux ans avant. Tu sortais avec une tatoueuse.

— Ça me dit rien. Je devais être scrap en crise. C'était-tu l'hiver?

— C'était l'été. Il faisait chaud en câlisse, même. C'était au Zinc.

Ses yeux s'illuminent. Il se met à glousser.

— Je m'en rappelle! Je m'étais réveillé à l'urgence de McGill.

Il y a six ans, j'avais croisé Bébert dans un bar sur Mont-Royal, quelques mois avant que j'arrête de travailler sur le Plateau. Il brossait avec des collègues et la moitié était sur la poudre. Il devait y avoir tout le staff de cuisine et deux busgirls. Je m'étais assis avec eux. Bébert était incontrôlable, volait des bières aux tables voisines en attendant la prochaine tournée, abandonnait toutes les conversations après deux répliques, se faisait des grosses clés devant tout le monde et allait nu-pieds comme si c'était chez eux. Les barmaids le laissaient faire, elles avaient de toute façon perdu le contrôle du bar. Les tables où on était débordaient de verres vides et de pichets entamés, et de la bière nous dégouttait sur les

cuisses, c'était le genre de soirée où tout ce qui se trouve sur la table baigne dans une flaque poisseuse. Le sous-chef commandait des tournées de shooters à coups de vingt. J'avais essayé de les suivre. Je connaissais une des busgirls, j'avais travaillé avec elle au Pistou, et elle était venue s'asseoir entre Bébert et moi. Elle avait commencé à me raconter qu'à la dernière vente trottoir ils avaient continué à accepter des clients deux heures après la fermeture et que deux des cooks avaient décidé de dormir dans le resto, sur les banquettes, pour être capables de faire l'open le lendemain. Pendant toute l'heure qu'elle avait passée à côté de moi, elle posait sa main sur mon avant-bras et le serrait chaque fois qu'elle voulait insister sur un détail, et me parlait presque dans l'oreille. On s'était toujours un peu tournés autour, mais j'avais ce soir-là frappé mon Waterloo. J'avais saoulé trop vite et, au moment où elle m'avait demandé si ça me tentait de venir fumer, elle avait un restant de weed, le Jameson m'était remonté dans la gorge. Je m'étais levé en bousculant la table, et j'étais sorti du bar juste à temps. La nausée s'était calmée un moment, mais j'avais fini par vomir devant le McDo quelques rues plus loin, la main appuyée sur la vitrine, devant deux vieux qui tetaient placidement leur café. Bébert ne m'avait jamais vu partir.

— Tu travaillais au Portico, je lui dis.

— Si c'est dans le temps du Portico, ben ça remonte à cinq ans. Peut-être même six. Oui, six.

Bébert arrache l'étiquette de sa bière, un lambeau à la fois.

— Comment t'es arrivé dans le bout ?

Il se rejette sur le dossier de sa chaise, en me lançant un regard rapide.

— Crisse d'affaire, ça.

Ses épaules ont élargi depuis le temps. Ses joues charnues sont encore rouges. Alcool, couperose, il ne s'est jamais trop occupé de lui. Mais il a peut-être arrêté les pilules et le reste.

— J'ai essayé d'ouvrir un resto à Sainte-Agathe, il dit en se frottant l'arrière du crâne. Ça a foiré solide. On s'est fait croquer par un des partners. Sur papier, le gars s'était backé. On a rien pu faire. J'ai même pas été capable de récupérer le cash que j'avais mis là-dedans.

— T'avais mis combien ?

— Ça fait un an et demi, une affaire de même. Anyway, après, je suis revenu icitte, cassé pis en crisse. J'ai mis du temps à me trouver une job correcte. J'ai travaillé pour un ostie de Portugais qui m'a jamais payé mes heures. Man, y a des crosseurs partout. Par-dessus ça, mon coloc a sacré son camp avec trois mois de loyer, ma TV, mon DVD pis une once de hash que j'avais de stashée. Le crisse, quand j'ai emménagé, il me disait avec sa belle tite face de tapette de Laval qu'il payait toujours à temps, pis que j'étais mieux de pas le faire courir après son argent. Ostie de deux faces. Ça faisait des mois qu'il payait pas le loyer. Si je le repogne, je t'envoie ça entre quatre planches. J'ai été obligé de me sauver moi aussi.

Il passe une main sur sa tête chauve. Il ressemble à Frank Black qui jouerait Kurtz dans *Apocalypse Now*, mais aussi un peu à un bouddha sur le speed.

— Depuis cette affaire-là, je squatte d'une place à l'autre. C'est comme ça que je me suis ramassé en face de chez vous, chez mon chum Doug.

Je me souviens de Doug. Pas de père, et il s'était occupé de ses petits frères, mais surtout de sa mère, pendant une dizaine d'années, jusqu'à ce que la maladie de Huntington la cloue définitivement à son lit d'hôpital. Ça lui avait mis un pli amer sur le visage. Il ne disait pas un mot tant qu'il n'avait pas bu, se mettait à gueuler quand il était saoul, et il était pas mal saoul tout le temps. Il commandait son fort à coups de quarante onces dans les spots où il ne s'était pas encore fait barrer. Il partait parfois sur des dérapes de GHB. Il s'était fait arrêter à plusieurs reprises. Accusations de possession simple et de voies de fait. Au Living, il avait défiguré un gars en le frappant avec son plâtre, avec le bras qu'il s'était brisé deux semaines plus tôt en se battant contre un portier.

— Tu travailles où, là ?

— Je travaille pas. Je travaille pus. Ils m'ont clairé à l'automne. Je savais que ça s'en venait. J'ai du chômage encore pour deux mois.

Sa mise à pied cette fois-là n'a pas dû trop mal se passer pour qu'il en parle avec autant de calme. Ça, ou il leur a fait un coup chien en partant, histoire d'être quitte. C'est le genre à aimer se venger. Le soir de son dernier shift au Tasso, il avait débranché les frigos remplis de fruits de mer en closant. Aux Saisons, où il m'avait fait rentrer il y a sept-huit ans, il avait pris tous les couteaux, les pinces, les louches et les avait mis à congeler

dans des chaudières d'eau pour être sûr que l'équipe du lendemain commence sa journée à mains nues.

Je prends une gorgée de Tremblay. Le goût de céréales mouillées m'emplit la bouche. Bébert garde un œil sur la partie de hockey, sa grosse main refermée autour de sa bière. Il a maintenant des tatouages jusque sur les doigts, et ses mains ont enflé depuis le temps. Des mains marquées par vingt ans de cuisine, par les brûlures quotidiennes, le couteau à coquillage qui glisse et se plante dans la paume, les mauvais coups de lame qui retranchent les bouts de doigt, par les milliers de shifts passés à écosser, épilucher, émincer, touiller, éviscérer, désosser, hacher, par les manipulations répétitives et interminables d'aliments crus ou en train de cuire, par l'infinie succession des poêlons, par le récurage des comptoirs en stainless et des ronds de poêle en fonte à l'aide de laines d'acier et de dégraisseurs aussi abrasifs que du solvant.

— Tu te cherches une job ?

— J'ai des projets. J'ai peut-être un poste dans un hôtel, au Bélize.

— Au Bélize ?

Il fait un signe de tête, puis prend une longue gorgée, la tête tournée un peu, pour continuer de voir la game.

— Tu vas pouvoir faire de la voile. T'en fais-tu encore, des fois ?

Deux gars entrent juste comme il s'en allait répondre. Bébert les suit du regard, avec un air extrêmement tendu. Deux grands paquets de nerfs, mi-trentaine, genres de yo de fond de ruelle qui ont fini leur secondaire cinq en prison. Sous son manteau Ecco X-large, le premier porte

un dossard des Celtics. Tatouage sur la tempe, bottes Timberland délacées. L'autre est en doudoune dézippée, avec un t-shirt de panthère Ed Hardy en dessous et des sneakers Puma rouges. Les gars du fond lèvent la tête de leur partie de billard un instant puis se regardent entre eux avant de se pencher sur la table. Les deux gars se dirigent vers le bar sans se presser. Bébert ne les a pas lâchés des yeux. Je gage qu'il les connaît.

— Toi, il finit par me dire, t'es rendu où ?

— Je travaille avec Fred.

— Therrien ?

— Non, Kazemian.

— Oh. Freddy-E. Il t'a pris en cuisine ?

— Non, en salle. Ça fait un bout que je suis sorti des cuisines.

J'ai fini par en avoir ma claque du salaire merdique et des rushs constants. Tu restes enfermé pendant des heures dans des cuisines minuscules, dans une chaleur asphyxiante, le visage ruisselant de gras et de sueur, devant ta réglette où s'accumulent mille bons de commande, avec toujours moins de temps pour exécuter les plats, que tu finis par envoyer avec hargne. Quand l'occasion de passer en salle s'est présentée, je me suis jeté dessus.

— C'est pour ça que t'es rendu clean-cut, tout rasé, tout propre.

— Rasé, oui, je suis obligé. Ça m'a forcé à m'assagir.

— T'assagir, man, voyons. T'as toujours été tranquille pis à ton affaire.

— C'est sûr qu'à côté de toi, tout le monde est pas mal tranquille.

Bébert éclate de rire. Ça fait comme un croassement très sonore quand il rit. Mais très vite ça retombe, il redevient sérieux, presque. Son regard a l'air de dévier un instant vers les deux gars. Il soulève sa bouteille en l'inclinant. Elle est vide. Je poursuis :

— Je fais de la gérance et du service.

Il a un sourire en coin. Il fait signe au barman. L'un des deux gars, celui aux Timberland, bidouille sur son téléphone, pendant que Puma joue aux machines. D'où je suis, je vois les combinaisons défiler sur l'écran coloré. Le gars joue à *Cloches en folie*. Le résultat s'affiche. Rien de valable sur les lignes horizontales, juste un 7, pas de cloches, pas de cerises.

— Je me débrouille bien, je dis.

— Ça, ça m'étonne pas.

Il n'y a plus aucune trace de raillerie dans sa voix.

— Ah, t'as-tu appris ça, je lui dis, La Trattoria a fermé la semaine passée ? C'est Fred qui m'a dit ça, justement.

— C'est fini, ce genre de place là. Tout le monde est rendu ailleurs.

Le barman s'approche de la table, la tête tournée vers la partie de hockey. Il demande à Bébert :

— La même chose ?

— Oui, mais checke ça, dit Bébert à voix basse, sur un ton de conspirateur. Apporte des 7UP aux deux champions là-bas. C'est sur mon bras.

Le barman, sans changer d'expression, regarde en direction des deux gars puis reporte son attention sur Bébert.

— T'es sûr ?

— Oui oui. Regarde-leur la face. Ça adore le 7UP, ce monde-là.

Le barman fixe Bébert sans rien dire pendant quelques secondes. Ses doigts remuent lentement la monnaie dans sa poche de cuir. Il doit avoir soixante ans bien sonnés. Menton maigre rasé de près, longues rides de chaque côté de la bouche, cheveux gris peignés vers l'arrière. David Carradine dans *Kill Bill*. Il dit :

— C'est drôle, moi je pense qu'y aiment pas ça, eux autres, le 7UP.

— On le saura pas tant que tu leur apporteras pas, han? dit Bébert avec un grand sourire plein de dents croches.

On entend dans le fond un des joueurs casser de manière explosive. Ça se remet à sacrer. Bébert et le barman se retournent. Quatre billes, l'une après l'autre, tombent dans les poches avec un bruit sourd. Deux des joueurs se tapent dans la main.

— Je pense à ça, là, dit le barman à Bébert. J'en ai pus, de 7UP. Faque je vous amène vos bières, les gars.

Il s'éloigne de nous, se dirigeant vers la table de billard.

— T'as pas changé, toi, han.

— Pourquoi je changerais? J'ai plein d'amis, pas de défauts, tout va ben.

— Parlant d'amis, tu vois-tu encore Greg?

— Ça m'étonnerait que j'le revoie.

— Pourquoi? Il est rendu où? Il fait quoi?

Bébert me regarde droit dans les yeux.

— Tu te rappelles-tu ce que je t'ai dit dans le temps sur Greg pis les questions?

— OK, OK.

Tu parles que je m'en rappelle. Je ris un peu, un peu jaune, et je prends ma dernière gorgée de bière pour faire passer le mauvais souvenir.

— T'as-tu des nouvelles de Bonnie? je finis par lui demander.

Le barman arrive à ce moment-là et dépose nos deux quilles sur la table. Bébert lui tend un vingt. Le barman lui rend sa monnaie sans dire un mot.

— Ah man, Bonnie. J'ai pas repensé à elle depuis un bout. Ça fait cinq ans que j'en ai pas entendu parler. Elle est retournée vivre en Ontario. Elle est mariée avec un hippie qui fait pousser des légumes bio quelque part dans le sud de l'Ontario. Elle a lâché la cuisine pis toute le reste.

— Mariée? Ah bon.

— Je suis sûr qu'elle est aussi mêlée qu'avant. Pis toi, t'as-tu des nouvelles de Renaud?

— Mmm, oui, j'en ai eu.

— Tu le croises-tu des fois?

— J'ai dû le voir, quoi, deux fois depuis La Trattoria.

— Ben si tu retombes dessus, tu l'enverras chier de ma part.

Je verse de la bière dans mon verre. Je regarde le barman, puis Timberland et Puma assis aux machines. Timberland attrape mon regard et me fait un clin d'œil baveux. Je me retourne vers Bébert.

— Ça va être dur. Y est mort, Renaud.

Je prends une gorgée et réprime un hoquet. Bébert ne réagit pas. Il se renverse en arrière et prend une

longue lampée, on dirait qu'il n'a pas bu depuis deux jours. J'ajoute :

— Il est mort l'an passé.

— Ben, qu'y aille chier pareil, l'ostie de trou de cul.

Il part pour se lever. Les pattes de sa chaise grincent sur les tuiles du plancher, mais il se rassoit. Il regarde par-dessus mon épaule. Les deux gars sont en train de s'approcher de la table, du pas le plus lent et le plus nonchalant du monde, pour qu'on comprenne bien que c'est eux autres, les caïds de la place. Je vois à l'expression de Bébert que le programme de la soirée vient de changer. Ou qu'en fait c'était ça dès le départ et qu'il a juste oublié de m'avertir. De loin, ils avaient l'air de deux clowns cheap. Mais debout devant nous autres, avec leurs faces de dégénérés, ils sont pas mal moins drôles. Bébert se recale dans sa chaise comme si c'était lui qui avait décidé de rester plus longtemps. Il lance au barman :

— Amène-nous la même affaire, mais juste pour moi pis lui.

Je ne dis rien, même si ma quille est à peine entamée. Soudain je me rends compte qu'on n'entend plus la partie de billard. En fait, les gars, presque figés, regardent dans notre direction. Pendant quelques secondes, tout le monde est immobile, personne ne dit rien, et « Livin' on a Prayer » joue comme dans le vide, le temps d'un refrain entier, avant qu'un des joueurs se penche de nouveau sur la table. Le coup claque dans tout le bar.

Timberland pose son gin-tonic sur la table et s'assoit sur une des deux chaises libres en s'évachant. L'autre recule un peu et se croise les bras, se plaçant entre

nous et l'entrée du bar. Il a la face d'un gars qui vient de mordre dans un citron. J'aurais dû rester chez nous et me réchauffer un bol de dhal, j'aurais dû inventer quelque chose à Bébert et remettre ça à une prochaine fois. À l'heure qu'il est, je serais endormi collé contre ma blonde.

Bébert sourit à Timberland avec insolence. Ça me semble forcé. Il s'étire, les deux bras en V, en mugissant comme un orignal. Je suis de toute évidence l'intrus dans la nouvelle configuration. Je décide de rester assis et de prendre mon mal en patience.

— T'as ben faite de pas choker, dit Timberland.

— Dis-y donc qu'on est pas venus passer la nuit. J'ai les pieds mouillés, câlisse.

Les mains de Timberland sont toutes rouges et gercées, comme celles des livreurs de bière dans le temps des fêtes.

— Mets donc des bottes comme tout le monde, il a dit en se tournant à moitié vers l'autre.

Bébert attaque sa troisième quille. Je le sens bouillonner. Timberland fait semblant de découvrir ma présence. Il me dévisage. Je baisse les yeux. Maudit Bébert.

— T'es qui, toé? On te connaît pas la face.

Il regarde Bébert, avec un sourire débile. Il pue le cendrier.

— Tu t'es amené un petit bodyguard?

Bébert lève la main, la paume tournée vers le gars, un peu comme Magnéto qui arrête une rafale de mitraille. Je ne l'ai jamais vu tendu et silencieux comme ça.

— Je vais aller vous voir tantôt, on a pas fini, tu déranges, là.

Puma décroise les bras en reniflant. J'ai les aisselles trempées et la sueur me coule le long de la colonne. Je vois le barman qui nous fixe sans plus s'occuper du reste. Timberland se tape sur les cuisses des deux mains en se levant lourdement.

— C'est bon. On va aller faire un petit tour pendant que tu finis ça. T'es mieux d'être là mais qu'on revienne. Tu nous as assez faite niaiser.

Timberland donne une grosse claque sur l'épaule de Bébert puis se dirige vers la sortie. Puma est déjà dehors à s'allumer une clope. Je laisse échapper un soupir de soulagement. Je prends une longue gorgée.

— Crisse, Bébert, t'aurais pu m'avertir.

— Oublie ça, man, c'est pas important.

— C'est qui, ces deux gars là?

Bébert retrouve son grand sourire croche et dit :

— Man, c'est vraiment cool de te revoir.

**D**ES FLOCONS de neige mouillée s'écrasaient mollement sur le pare-brise. On n'entendait que le va-et-vient des essuie-glaces et la rumeur étouffée des voitures qui passaient à côté de nous. Malik s'était garé le long du trottoir, derrière une Tercel qui avait connu des jours meilleurs. Il avait éteint la musique et regardait devant lui. Le ciel commençait déjà à s'assombrir. Il était à peine seize heures. Des gens remontaient Saint-Hubert d'un pas rapide, le cou rentré dans les épaules. Certains avaient les bras chargés de paquets. Les fenêtres des appartements s'éclairaient de jaune et d'orangé. L'atmosphère artificiellement chaleureuse des fêtes régnait sur Mont-Royal devant nous et je ne ressentais rien. En sourdine, on entendait l'idiote musique de Noël que crachotaient les haut-parleurs fixés aux lampadaires. Malik gardait les mains sur le volant. J'ai porté mon gobelet de café à mes lèvres. Il a lâché un soupir,

comme s'il se trouvait devant une tâche épuisante et désagréable qu'il ne pouvait plus reporter. Il ne me regardait toujours pas. J'ai brisé le silence qu'il avait imposé en entrant dans Montréal.

— Grand'pa est né dans cette rue. Tu savais-tu ça ?

Mon cousin m'a lancé un regard glacial. Il mâchait la même gomme depuis notre départ de Trois-Rivières. Les muscles de son visage étaient tendus. Ça paraissait même dans le gras de ses joues. On aurait dit qu'il était fâché de nouveau, qu'il rejouait dans sa tête la scène de la semaine passée, avant qu'il ne me ramène chez lui par la peau du cou. Il se préparait à me dire ce qu'il avait à me dire. J'en avais une idée assez précise, ce n'était pas la première fois. J'appréhendais ce moment depuis quelques heures, déjà. Je suis resté avachi sur le siège du passager, essayant d'afficher de l'insouciance, mais je savais qu'il aurait raison, encore. Il a enlevé ses mains du volant et a dit en se tournant vers moi :

— Tu comprends-tu que ça commence à être grave ? Si c'était rien que de moi, je t'aurais gardé à Trois-Rivières pis tu serais resté chez nous jusqu'au jour de l'An pis t'aurais pas eu un mot à dire.

— Commence pas. Je suis un grand garçon, man.

— Non. T'es encore un p'tit cul. Pis il va falloir que t'enlignes tes flûtes. Je te backerai pas chaque fois. T'es en train de m'embarquer dans tes menteries pis ça m'écoeure.

Je me suis retenu de répondre quoi que ce soit. Ça aurait été un manque flagrant de gratitude et de respect. Malik n'avait encore rien dit à personne, sans compter tout l'argent qu'il m'avait prêté. Mais à ce moment-là,

dans sa Golf surchauffée, la tentation était grande de sortir et de sacrer mon camp en claquant la portière. Vu ce qu'il venait de faire pour moi, je me suis dit que la moindre des choses était que je me ferme la gueule et que je l'écoute. J'ai soupiré et j'ai acquiescé en hochant la tête. Mon café était froid depuis longtemps, mais je continuais à en prendre de petites gorgées amères, comme si ça allait faire passer le malaise. Je ne l'ai pas regardé. Je contempiais sans m'en rendre compte les cochonneries à mes pieds et entre les deux sièges. Vieux gobelets de McDonald's. Tickets de stationnement chiffonnés, avec le logo de l'UQTR imprimé dessus. Emballages de barres nutritives. Boîtiers de disques compacts qui sortaient de partout comme des cristaux carrés, de Stratovarius, de Rhapsody, de Dream Theater. Restes de repas pris sur la route. L'habitacle était une poubelle, celle d'un gars à l'agenda chargé qui passait son temps à faire des allers-retours entre trois villes, sa blonde et ses études à Trois-Rivières, son père et ses amis à Sherbrooke, et sa mère et le reste de sa famille à Montréal.

Ma pagette affichait 16 : 11.

— Je vais devoir y aller, là. Dave m'a dit qu'ils m'attendaient pour quatre heures et demie.

— Tu repenseras à ce qu'on a jase.

— Oui oui.

— Je suis sérieux. Faut que ça arrête.

Il avait monté le ton mais il s'est calmé aussitôt.

— Bon, il a dit en extrayant son portefeuille magané et tout bossu de son manteau de cuir.

Il en a sorti quatre billets de vingt et me les a tendus.

J'ai empoché l'argent.

— C'est la dernière fois que je te prête du cash. Va falloir que tu finisses par piler sur ton orgueil pis que tu parles à tes parents.

Les cheveux sur ma nuque se sont dressés. Je n'ai rien répondu. J'ai jeté un autre coup d'œil à ma pagette. À travers le pare-brise, j'ai aperçu un ado qui quêtait. Il accostait chaque personne qu'il croisait. J'ai reniflé, comme pour me redonner une contenance.

— Pas besoin. Je vais me débrouiller. Je vais régler mes affaires.

Malik a remis ses mains sur le volant et a baissé la tête. Il avait l'air exténué. Les voitures filaient sur Mont-Royal. On entendait le chuintement des pneus sur l'asphalte mouillé. Il s'est redressé.

— Ben, déniaise, alors. Pis arrête de pousser ta luck. Ça va mal finir.

— C'est beau. J'ai compris.

J'ai regardé l'heure une dernière fois.

— Faut vraiment que j'y aille.

— Correct. Je reviens à Montréal après les examens finaux. T'as mon numéro si t'as besoin de parler.

— Je sais.

J'ai pris une autre gorgée de café et j'ai grimacé. J'ai ouvert la portière. Il faisait moins froid qu'à Trois-Rivières. Je me suis tourné vers Malik et je lui ai dit en essayant d'être sincère :

— Désolé pour tout le trouble. Pis merci beaucoup pour l'argent.

Malik a démarré.

— Fais-moi plaisir : fais attention, ostie.

Il m'a tendu la main et je l'ai serrée. J'ai pris mon sac et suis sorti. Sa vieille Golf s'est engagée sur Mont-Royal puis a descendu Mentana. Un peu de brouillard se levait avec la fin de l'averse de neige. Les lampadaires, les phares de voitures et les devantures de commerces perçaient le bleu dense du soir qui enveloppait maintenant tout. Je suis resté immobile un instant, prenant malgré moi la mesure de la solitude vers laquelle je retournais. Les jours passés chez Malik semblaient loin tout à coup. Je me suis dirigé vers le restaurant.

Les passants se multipliaient sur les trottoirs et leurs ombres pressées me frôlaient en me doublant. Un père revenait de la garderie avec ses deux filles. Il leur tenait la main pendant qu'elles racontaient en s'interrompant l'une l'autre quelque anecdote apparemment excitante. Une femme, dans un long manteau crème, m'a coupé en laissant un sillage de parfum vanillé. Elle parlait d'une voix cassante au cellulaire. Les talons de ses bottines claquaient sur le trottoir humide. Un groupe de jeunes ados, leurs cartables jetés sur l'épaule, flânaient en rentrant de l'école. Leurs manteaux ouverts découvraient leur uniforme d'écolier gris, blanc et bleu marine. Je les entendais fanfaronner, leurs voix claires pleines d'intonations, et j'étais presque jaloux de ne plus avoir cet âge-là, de ne plus avoir cette petite routine du soir, le souper chaud qui attend à la maison et les devoirs qu'on bâcle avant une veillée de jeux vidéo. J'aurais changé de place avec n'importe quel passant. Il me semblait que tout le monde vivait une meilleure vie que la mienne, et en

même temps je refusais de m'apitoyer sur mon sort. J'ai eu froid jusqu'au creux des côtes. J'ai tenté de ne pas penser à ma situation, de me concentrer sur l'immédiat, de réduire le futur à la soirée qui m'attendait. Malgré moi, je me suis rappelé les discussions des derniers jours avec mon cousin. Ça m'a redonné un peu de courage.

J'ai sorti le bout de papier sur lequel Dave avait griffonné l'adresse du resto. Dave, c'était un ami du cégep. Il voulait se débarrasser de sa job, qu'il haïssait, et j'avais absolument besoin de gagner de l'argent au plus vite. J'étais à la recherche d'un travail depuis deux semaines, mais je n'avais rien trouvé. J'avais séché des cours pour aller à des entrevues. J'avais épluché la section emplois du journal *Métro*. J'avais sacrifié des avant-midi d'étude pour faire des essais désâmant dans un bureau sinistre de télémarketing. Je m'étais gelé les pieds tous les soirs de novembre, sous la pluie froide, à faire du porte-à-porte dans le labyrinthe banlieusard du West Island, sans jamais arriver à vendre un seul système d'alarme. Mon employeur saisonnier n'avait plus de job pour moi. Il m'avait remplacé par un gars qui avait ses cartes.

Dave m'avait mis en garde, comme s'il voulait s'assurer que je comprenais bien toutes les clauses de sa proposition.

— Tu vas voir, c'est de l'ouvrage. Mais la gang est le fun et la bouffe est payée. T'as déjà travaillé en restauration ?

— Non, jamais.

Je savais travailler avec mes mains, par contre. J'avais été helper sur des contrats de rénovation, j'avais nettoyé des maisons de militaires, fait du ramonage et de

la démolition. Je préférais passer mes journées à lire et à dessiner, mais le travail physique ne me faisait pas peur.

— Bah. Tu feras le training pis ils verront ben.

— De toute façon il me faut une job.

Dans l'embrasure de la porte du Jean Coutu, un mendiant disparaissait sous un monument de guenilles et d'édredons râpés. J'ai changé de côté de rue pour aller plus vite. Je me forçais à ignorer les quatre-vingts dollars dans ma poche. Mais j'étais hors de danger pour l'instant. Les deux endroits les plus risqués du quartier ne se trouvaient pas sur mon chemin. Le Bistro de Paris à l'ouest sur Saint-Denis et la Taverne Laperrière coin De Lorimier et Mont-Royal étaient trop loin pour que j'aie le temps de faire un détour. J'ai dépassé une papeterie. Toute la marchandise en vitrine était surchargée de décorations de Noël. Je suis passé devant un premier restaurant, puis un bar déjà plein. Un homme grisonnant en est sorti, une femme à son bras. Ils riaient tous les deux. Le rire de la femme était sonore et mélodieux et a résonné pendant que le couple s'éloignait bras dessus bras dessous. Ça m'a fait penser à Marie-Lou et je me suis ennuyé d'elle. Le bar exhalait une odeur de tabac et de bière sombre, rapidement chassée par celle, métallique, du froid, mêlée aux gaz d'échappement des voitures.

J'ai traversé deux autres rues et je suis arrivé devant le restaurant. Seize heures trente. Il faisait déjà nuit. Mon cœur battait un peu plus rapidement. J'ai pris une très grande respiration. Dans le fond, le Bistro de Paris n'était pas si loin que ça. Je n'avais qu'à faire demi-tour et à marcher à peine quelques rues. Je pourrais toujours

me trouver du travail plus tard cette semaine. J'ai regardé vers la rue Saint-Hubert et me suis ressaisi, revoyant l'endroit où m'avait déposé Malik, et je suis arrivé à chasser de mon esprit le clignotement des écrans lumineux, les fruits multicolores qui tournoient et le tic-tac des crédits qui s'accumulent à mesure que se succèdent les combinaisons gagnantes.